son troupeau ne se sont jamais démentis et me paraissent être sa vertu dominante et la caractéristique de son martyre même.

Les lamas manœuvrèrent de toutes les façons pour le décider à partir. Peine perdue ! Ils essayèrent de l'intimider. Rien à faire ! Là-dessus, ils passèrent à la violence. Une bande de lamas, haineux et armés jusqu'aux dents, vinrent pour le mettre à la porte. M. Tornay, ayant l'ordre de son évêque de céder à la violence, leur dit qu'il partirait si on lui donnait un ordre écrit d'expulsion avec la permission de mettre ses biens et ceux de la Mission en sûreté. Un délai de quelques jours fut accordé à cet effet. Tout ce qui pouvait être mis en caisse le fut, et confié aux familles les plus sûres. Mais M. Tornay voulait surtout profiter de ce délai pour essayer de persuader le plus grand nombre de chrétiens de le suivre en son exil. Il les aurait installés vers Tsechung et Houalopa ou Kitcha, où la Mission possédait des terres. Les lamas interdirent cette émigration.

On connaît les nombreuses démarches que fit ensuite M. Tornay auprès des autorités thibétaines de Chamdo, des autorités chinoises de Kunming et Nankin, auprès des consuls de Suisse et de France, des ambassadeurs ou légats de ces mêmes nations, enfin, auprès de Monseigneur l'Internonce. Partout, il reçut des marques de sympathie, des promesses de secours, hélas ! sans résultat apparent. Imaginez sa peine de voir, non pas se fermer toutes les portes, mais de constater que personne ne pouvait ou ne voulait réellement l'aider à sauver sa chrétienté en détresse. Après cela, il crut ne devoir compter que sur le Ciel et sur lui-même. Il écrivit, comme vous le savez, à ses parents, à ses amis et confrères, à de nombreux couvents pour mendier des prières, et songea désormais à aller frapper à la seule porte où il avait encore chance de trouver une aide, c'est-à-dire à Lhassa. Car, disait-il avec raison, Lhassa ignore tout de ce qui s'est passé à Yerkalo, ou bien n'en connaît que la version mensongère fournie par les lamas, nos ennemis. Si l'on arrivait à s'entendre avec le gouvernement central, certainement que les lamas recevraient sur les doigts. Donc, mon devoir et la seule chance de succès qui nous reste est que j'aille à Lhassa !

Maurice n'ignorait pas les difficultés et les dangers d'un tel voyage. Tels confrères ou supérieurs le regardaient comme impossible. N'empêche, il fallait faire son devoir et tenter sa chance. Il en parla à M. Lattion qui d'abord refusa. Il s'en ouvrit à Monseigneur l'Internonce qui l'approuva et lui fit une aumône de 200 dollars pour l'aider à couvrir les frais du voyage. A son retour de Nankin, il obtint cette fois la permission de M. Lattion. Cependant, il y mettait une condition : que ce voyage ne fût pas formellement interdit par le R. P. Goré, Vicaire général de cette partie de la Missoin, qui le considérait comme aventureux et même tout à fait impossible.

Si j'arrive à préparer ce qu'il faut, à réunir les fonds nécessaires, me disait Maurice, j'obtiendrai bien la permission. De fait, le R. P. Goré le laissa libre. Dans le fond, il croyait et disait à qui voulait l'entendre que M. Tornay ne se mettrait même pas en route — ce qui était mal le connaître —, ou qu'il serait arrêté dès le premier poste de frontière, ce qui était en effet le plus à redouter. M. Tornay avait son idée en tête : se déguiser en Thibétain. Si je suis arrêté et reconduit à la frontière, eh bien ! quoi ? disait-il. Sa conscience n'eut pas de repos avant de tenter tout ce qu'il croyait devoir faire. C'est ainsi qu'ayant achevé ses préparatifs et trouvé une caravane chrétienne, celle du fils d'Azong, à laquelle il put s'adjoindre en toute sécurité, M. Tornay partit d'Atentze, le 10 juillet au matin. M. Savioz et lui, pour détourner les soupçons, feignirent de prendre la route de Tsechung, puis rejoignirent la route des caravanes par un chemin détourné. Après le pique-nique de midi, nos deux confrères se séparèrent, on devine avec quelle émotion !...

Contrairement à nos craintes, M. Tornay ne fut ni reconnu comme étranger ni reconduit à la frontière. Les jours passant, nous pensions qu'il était presque hors de difficultés. De fait, il avait voyagé durant 17 jours et franchi deux ou trois postes de douane, dont celui de Tchrayul qui est comme la porte du Thibet, lorsqu'il fut arrêté par des soldats lancés à sa poursuite par les lamas de Karmda et de Sogun. Les lamas avaient certainement des espions à Atentze, chargés de les avertir sur les faits et gestes, et surtout sur les déplacements du Père. Ses préparatifs, tout secrets qu'ils furent, n'échappèrent pas entièrement à la vigilance de ses ennemis.... Toujours est-il que les lamas ont été avertis d'Atentze du départ du Père et de son départ pour Lhassa en vue de plaider contre eux la cause de Yerkalo. Vous devinez la rage de ces derniers. Il n'y avait pas de temps à perdre. Les deux lamaseries tinrent conseil et décidèrent que le meurtre seul pouvait les débarrasser de leur ennemi qui les empêchait de jouir en paix de leurs rapines. Ils dépêchèrent deux hommes armés, porteurs de lettres pour les autorités douanières, les avertissant qu'un étranger, donc un espion, s'était glissé furtivement dans la terre des esprits, et qu'il importait au salut du pays de le ramener à son point de départ. Les autorités de la frontière, piquées dans leur amour-propre, se prêtèrent volontiers à cette façon de voir, et adjoignirent leurs soldats à ceux venus de Yerkalo pour aider à la poursuite et à l'arrestation de l'étranger.

Le Père fut donc rejoint à Tento, le 27 juillet. Les hommes envoyés par les lamas connaissaient Doci et n'eurent aucune peine à identifier le missionnaire sous son déguisement. Le voyage à Lhassa était raté, et le calvaire du Père commençait. Toutefois, ni lui, ni les trois domestiques qui l'accompagnaient ne furent d'abord molestés. Les soldats avaient l'ordre de le ramener à Tchrayul, et là, le chef statuerait.

Celui-ci affecta de grands égards envers le Père, lui disant qu'il devait simplement rentrer à Atentze. Il regrettait vivement d'appliquer cette mesure, mais ne pouvait faire autrement. Le cas du caravanier était plus grave. Si on l'avait laissé poursuivre sa route, il ne perdrait rien pour attendre. A son retour, il devait aller à Chamdo rendre compte au gouverneur du fait d'avoir introduit subrepticement un étranger dans le pays interdit. Sa caravane et sa cargaison seraient vraisemblablement confisquées. Quant à lui... Le Père essaya vainement d'innocenter son caravanier et d'apaiser le chef par le cadeau d'une mule et d'une charge de thé. Le procès devait être réglé devant le gouverneur de Chamdo au retour de Lhassa. Quant au Père, il n'avait personnellement rien à craindre. Le chef députerait son second pour le protéger en cours de route et le remettre entre les mains du mandarin d'Atentze.

Il fallut donc revenir sur ses pas. Un peu plus bas que Tchrayul, deux hommes armés, envoyés comme les précédents par les lamas de Yerkalo, vinrent rejoindre le groupe, notifiant au Père qu'ils avaient l'ordre de le conduire à Yerkalo. M. Tornay comprit alors clairement les intentions des lamas. Aussi dit-il à leurs émissaires : « Vous êtes venus pour me tuer, sans quoi deux hommes auraient suffi pour me ramener chez moi. Et pourquoi tant de fusils ? Non, je n'irai pas à Yerkalo, d'où, d'ailleurs, ce sont les lamas qui m'ont chassé. Le délégué du chef de Tchrayul a l'ordre de me reconduire sain et sauf à Atentze. C'est à ses ordres que j'obéirai. » Puis, s'adressant au délégué : « Remontons à Tchrayul. Ma vie est menacée, et toi, tout seul, que peux-tu contre quatre brigands armés ? » Alors les brigands firent serment, se prosternant dans la direction de la montagne sacrée du Ka oua ka bo, qu'ils n'avaient pas reçu l'ordre de le tuer ou de le maltraiter, mais seulement de l'amener devant les lamas, leurs maîtres. Cependant, le Père ne voulut pas les suivre. Alors, les deux derniers émissaires reprirent, à marches forcées, le chemin de Yerkalo pour rendre compte de l'échec de leur mission.

Durant ce temps, M. Tornay, accompagné des trois autres soldats et de ses trois domestiques, poursuivait sa route par petites étapes. Une femme malade se joignit à la caravane, désirant suivre un traitement au dispensaire d'Atentze. Le Père lui fit quelques injections en cours de route, car il avait emporté une pharmacie bien garnie, comptant faire des merveilles à Lhassa, une fois reconnu et, à son retour, soit vers Yerkalo, soit éventuellement par le Sikkim et les Indes.

Or, un soir à l'étape, cette femme qui logeait dans la même pièce que les soldats — le Père et ses domestiques occupant une pièce à part — les entendit échanger des propos laissant comprendre clairement que Doci devait être tué chemin faisant. Profitant d'un moment

où elle était seule avec lui, elle lui dit d'avoir l'œil ouvert. Doci se hâta de mettre le Père au courant. Le soir, à l'étape, il y eut éclat et il faillit y avoir bagarre. Le missionnaire pensait que les lamas n'oseraient pas le tuer, mais qu'ils se vengeraient en tuant Doci, coupable d'avoir désobéi aux lamas en quittant Yerkalo et en suivant le Père à Lhassa. Or, si les soldats avaient pris la précaution d'ôter à Doci sa mitraillette Mauser, ils ignoraient que Maurice portait encore dans la poche de son veston le petit browning que je lui avais prêté pour la route. Voici comment les choses se passèrent. Il s'agissait de désarmer les deux soldats venus de Yerkalo et chargés, pensait-on, de tuer Doci, puis de reprendre la mitraillette pour lutter à armes égales en cas d'attaque, car ni le Père, ni ses domestiques ne voulaient se rendre coupables de meurtre. Comme tout le monde était réuni autour du feu, regardant cuire le souper, les domestiques du Père se jetèrent sur les deux brigands de Yerkalo et réussirent leur coup de main. Le Père leur dit alors : « Je sais que vous avez l'ordre de tuer Doci. Comment rentrerais-je chez moi sans lui, et comment rendrais-je compte de ma mission à mes supérieurs si je ne puis le ramener ? Si vous voulez tuer quelqu'un, tuez-moi ! » Ce disant, il découvrit sa poitrine, la présentant à leurs coups.

Alors, les deux hommes, comme plus haut, se mirent à jurer leurs grands dieux qu'ils n'avaient ni l'ordre ni l'intention de tuer Doci, ni qui que ce fût ! Or, le serment étant quelque chose de sacré même pour les païens, on les crut. De fait, ils ne mentaient pas, comme on le verra par la suite. De plus, le délégué du chef de Tchrayul proposa une solution qui fut acceptée par les deux parties. On démonterait tous les fusils, en lui remettant les culasses qu'il porterait lui-même dans un sac scellé avec la mitraillette. Nos pauvres voyageurs étaient donc à moitié rassurés, beaucoup trop même, car ils laissèrent échapper, par la faute de Doci, une bonne occasion de fuir.

Arrivés à Dialang, dernier village avant le col du Choula, les soldats voulurent s'arrêter pour régler une affaire avec une famille du pays. Pour cela, ils devaient franchir une colline, s'éloigner de quelques kilomètres et s'attarder toute une journée. Le Père obtint facilement la permission d'aller passer cette journée de repos, loin des curieux, dans les pâturages de Mé-k'io Pongpong, où il y avait de l'herbe pour ses mulets. La veille, il avait décidé de profiter de l'absence des soldats, absorbés par leurs palabres et beuveries, pour leur fausser compagnie. Ils auraient tout le temps de gagner Qua-bo et, de là, de se diriger vers Kionathong dans la Salouen ou, par le Dokerla, vers Longdjre et Atentze. Les soldats auraient probablement perdu du temps à les chercher dans les environs du col du Choula, ce qui leur aurait permis de se mettre à l'abri. Je crois que s'ils s'étaient tenus à cela, ils s'en

seraient tirés assez facilement. Mais, je l'ai dit plus haut, nos voyageurs étaient trop rassurés par les serments des soldats. De plus, Doci ne voulait pas rentrer sans la mitraillette. Elle ne lui appartenait pas, mais il était si fier de la porter qu'il aurait rougi devant les amis de se l'être laissé chiper !... Influencé par Doci, le Père décida donc de ne pas fuir, et il semble que c'est sans trop d'inquiétude que, le lendemain, la caravane prit la route du Choula. Le col franchi, n'était-ce pas la Chine, la sécurité, la fin du cauchemar ?

Ces pensées rassurantes firent rapidement place à de nouvelles inquiétudes. Car, un peu au-dessous du col, ils rencontrèrent un marchand qui leur dit avoir croisé un homme qui était venu voir si l'étranger arrivait bientôt. Que leur voulait cet espion ? Que se tramait-il de l'autre côté de la montagne ? Que faire ? Ils n'étaient plus libres de fuir maintenant... D'ailleurs, le délégué du chef de Tchrayul n'avait-il pas mission de reconduire le Père et ses gens jusqu'à Atentze ? Les soldats envoyés par les lamas n'avaient-ils pas juré à deux reprises qu'ils n'avaient pas d'ordres funestes à exécuter ? Les fusils n'étaient-ils pas démontés et les culasses sous scellés ?

On descendait le versant chinois du Choula depuis près d'une heure. En tête marchaient Siao Joouang et Songdjrou, avec deux mulets du Père. Suivait le Père. Enfin, Doci, poussant les deux autres mules. Par derrière venaient les deux soldats, le délégué du chef de Tchrayul et enfin la malade dont il est question plus haut. On arrivait à l'orée de la forêt quand, telles des panthères à l'affût, quatre lamas, fusils braqués, bondirent sur eux. Ne tirez pas ! « Ne tirez pas ! leur clame le Père, on peut palabrer ! » Une décharge fut leur réponse. Prenant la fuite, Songdjrou et Joouang virent que Doci gisait déjà à terre, tandis que le Père, debout, regardait vers lui. Sans doute lui donnait-il l'absolution... Les deux boys qui entendaient pleuvoir les balles derrière eux ne furent pas tentés de regarder ce qui se passait. Ils s'enfuirent éperdument... Songdjrou avait en main la canne de Maurice. C'est tout ce qui fut sauvé... Joouang insistait même pour que Songdjrou la jetât, de peur qu'ils ne fussent reconnus pour les domestiques du Père. Effectivement, à Méréchu, village situé au pied de la montagne, une escouade de lamas, plus nombreuse que la précédente, attendait, l'arme au pied, pour le cas peu probable où l'étranger eût échappé à l'embuscade préparée à la montagne. Vous voyez que les lamas font bien les affaires !... Les deux fuyards, heureusement, eurent le nez d'attendre la nuit pour entrer au village où ils trouvèrent asile chez une personne connue. Après les avoir restaurés et pourvus de nourriture pour la route, elle les fit repartir avant l'aube, ce qui leur permit d'arriver sains et saufs à Atentze et de communiquer la triste nouvelle à M. Savioz. Le drame avait eu lieu le jeudi, 11 août,

Famille catholique de Yerkalo

un peu avant midi. La nouvelle nous parvint ici, à Tsechung, le dimanche 14, à la sortie de la messe. A cause de la fête du lendemain et de l'affluence des pénitents, je ne pus me mettre en route que le 16 au matin, gagnant ainsi Atentze en deux jours, malgré la pluie. J'arrivai trop tard pour revoir nos chers martyrs et prendre part à leur inhumation, car M. Savioz y avait déjà procédé dans l'après-midi du même jour. Je ne pus qu'aller pleurer et prier sur leur tombe, située dans le jardin de l'ancienne résidence, à cinq minutes du bourg d'Atentze. L'équipe envoyée par M. Savioz pour rapporter les cadavres avait marché rapidement et couvert en quatre jours la distance de 120 km. environ.

Et maintenant, comment est mort notre cher martyr ? Fut-il torturé ou abattu sur le coup ? Voilà la question que nous nous sommes posés avant vous. Seuls les bourreaux pourraient y répondre. D'après des bruits recueillis par des chrétiens de Yerkalo, Maurice aurait souffert avant d'être mis à mort.

Les mêmes lettres affirment que les lamas déchargèrent plusieurs salves sur Maurice, sans réussir à l'abattre. Attribuant leur impuissance à un charme que le Père devait porter sur lui, ils s'approchèrent, le fouillèrent et découvrirent un livre de prières, son bréviaire, sans doute. Puis, tel le chat qui s'amuse avec la souris, ils se mirent à se

moquer de lui, à l'abreuver de sarcasmes !... Que s'est-il passé au juste ? Le saurons-nous avant le jour du jugement ? Pauvre Maurice ! Ou plutôt, heureux Maurice ! d'avoir pu se préparer un peu plus longtemps, d'avoir pu, comme Notre-Seigneur en croix, savourer les opprobres et les railleries de ceux qui le torturaient et pour qui, sans doute, il dut prier... Il dut prier pour nous tous, pour ses ouailles... Oh ! la prière d'un martyr ! Quelles grâces ne nous vaudra-t-elle pas ?... Puis, ce fut la fin... ou plutôt le commencement de la vraie vie, la rencontre avec les élus, avec le chœur des Martyrs où Jésus dut l'inviter à prendre place, le baiser éternel avec Dieu, la joie, la paix, la gloire ineffable du ciel !... Maurice portait plusieurs blessures de balles, dont l'une dans la tête. Maintenant que nous avons longtemps laissé couler nos larmes, larmes de nos yeux et plus encore de notre cœur, séchons nos pleurs ! Ou mieux, mêlons-y une sincère joie surnaturelle, une vraie reconnaissance pour la grâce du martyre accordée par le bon Dieu à Maurice. Disons-nous, dans l'intime de notre cœur, ce que saint Augustin dit à propos des saints Innocents : « Jamais tous les bons offices possibles du roi Hérode n'eussent pu procurer à ces innocentes victimes ce que la haine et la rage du tyran leur a valu de bonheur et de gloire sans fin ! » Ainsi, nous n'aurions pas de martyr dans notre famille et notre Congrégation, et Maurice n'aurait pas reçu la couronne éclatante qui brille maintenant sur sa tête, sans la haine mortelle que les lamas avaient conçue pour ce bon pasteur. Il sut, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses Apôtres, donner sa vie pour son troupeau.

Ce n'est que ce 5 décembre que j'achève cette lettre. Vous parviendra-t-elle ? Les nouvelles reçues, hier, de Siao-Weisi nous laissent fort perplexes. MM. Lattion, Coquoz et Fournier se trouvant réunis à Kitcha, vers le 25 novembre, ils reçurent un ordre les convoquant à Weisi, « afin que les autorités chinoises puissent mieux les protéger ! » Contre qui ou contre quoi ? Est-ce la résidence forcée en un poste où l'on puisse nous surveiller ? Le camp de concentration ? L'expulsion ? La Suisse a pourtant reconnu le gouvernement de Mao-Tse-Toung !

A Tsechung et dans la Salouen, allons-nous recevoir des ordres semblables ? Que vont devenir nos pauvres chrétiens, si nous sommes tous empêchés d'exercer notre ministère ? Ah ! priez pour nous et pour l'Eglise de Chine !

Angelin Lovey.

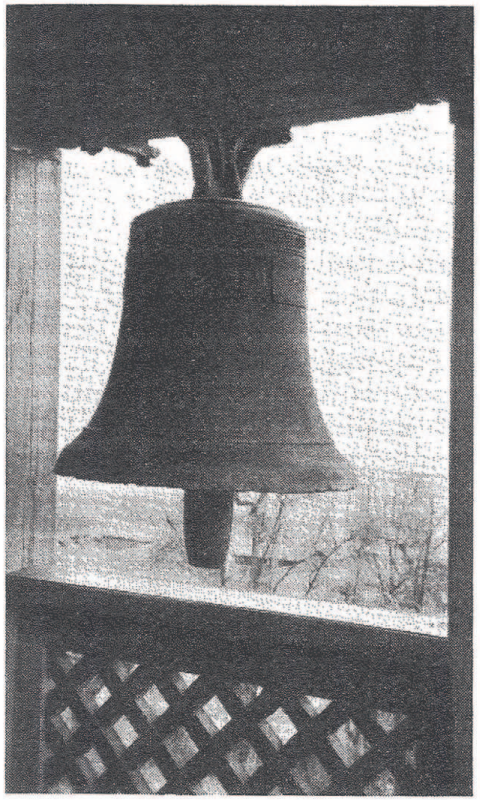
Weisi, ce 10 mars 1951.

Il y a douze ans révolus que nous arrivions à Weisi, M. Nanchen et moi, sous la conduite du cher M. Melly. Nous avions la joie d'y trouver tous les confrères réunis pour nous embrasser et apprendre de notre bouche les nouvelles du pays. Il est naturel que notre souvenir se porte vers ce jour de notre arrivée à pied-d'œuvre, vers les morts et les absents. Sur huit confrères que nous étions alors, trois seulement demeurent en Mission : deux ont reçu, nous l'espérons, la récompense de leurs travaux ; trois ont dû regagner à contre-cœur le pays qu'ils avaient quitté sans espoir de retour. Peut-être sommes-nous à la veille de les rejoindre ; si cela devait arriver, notre douleur serait bien plus plus grande que la leur ; car eux, du moins, laissaient derrière eux de nombreux confrères pour s'occuper des âmes dont ils avaient reçu la charge. Nous partis, nos pauvres chrétiens seront de vrais orphelins !...

Aussi, il n'est pas nécessaire de vous dire que personne parmi nous ne désire rentrer ; bien au contraire, tous nous craignons et appréhendons cette éventualité comme une véritable catastrophe pour nos jeunes chrétientés.

A la fin novembre, les PP. Lattion, Coquoz et Fournier reçurent l'ordre de se réunir à Weisi. Le même ordre nous fut intimé à Tsechung, le 21 février au soir. Dès le lendemain matin, les PP. Goré, Savioz et moi devions partir, sous bonne escorte, sans avoir pu prendre congé de la plupart de nos chrétiens ; seuls les plus rapprochés étaient avertis. Il est bien difficile de vous décrire les scènes de douleur, de larmes et de désespoir de nos pauvres enfants... Certains voulaient couper les ponts de corde ou bien empêcher les soldats de nous emmener ; nous dûmes les calmer pour leur éviter tout ennui. D'autres, avertis trop tard de notre expulsion, nous rejoignirent le lendemain et même le surlendemain pour nous saluer et surtout pour se confesser et communier encore une fois... En route, nous pûmes célébrer chaque jour la sainte messe et les soldats furent très corrects à tous égards. Comme nous passions en face des villages chrétiens de Tsekou et de Patong, la foule des fidèles massés sur l'autre rive du fleuve se prosternait pour implorer notre dernière bénédiction. J'entends encore leurs cris ; tout le monde pleurait... Que Dieu ait pitié d'eux et nous ramène bien vite au milieu de nos pauvres agneaux.

Nous ne sommes pas encore chassés de Chine ; l'officier qui commandait l'escorte nous-même a déclaré que nous ne devions pas dépasser Weisi ; là, nous devrions prendre part à une conférence avec les autorités du nouveau régime et puis on nous laisserait remonter à Tsechung. Donc, nous disait-on, inutile d'emporter tant d'affaires. De fait nous ne pûmes prendre qu'une partie des ornements, quelques



La cloche de Weisi appellera-t-elle encore longtemps les fidèles à la prière ?...

habits et quelques livres. Il n'eût pas même été nécessaire d'en emporter autant, si notre séjour à Weisi ne devait pas se prolonger au delà d'un mois et demi, comme on nous l'a promis ; mais sait-on ce que méditent à notre sujet nos « protecteurs » ?

Dès le lendemain de notre arrivée à Weisi, nous allâmes porter nos permis de circuler au chef de la police locale, comme l'exige le règlement, et lui demandâmes des instructions. On nous répondit qu'il fallait attendre le retour, de Likiang, de quelques camarades. Nous attendons depuis neuf jours ; il peut bien se faire qu'on nous fasse attendre neuf mois et plus : en Chine il ne faut jamais être pressé. Nous vivons tranquillement à la Mission, vaquons à nos occupations, circulons au marché et même en dehors si nous le désirons ; les chrétiens et les malades fréquentent la Mission comme à l'ordinaire, seuls les gens timorés se tiennent à l'écart de peur, sans doute, d'attraper la gale ou la peste avec les réactionnaires que nous sommes ! Malgré les difficultés du ravitaillement, les capitalistes et les propriétaires fonciers non seulement n'ont pas été autorisés à percevoir leurs revenus, mais ils n'ont pas droit de rien acheter. Nous serions les plus heureux des hommes sans le souci incessant de l'avenir de l'Eglise de Chine et de nos chrétiens en particulier. La plupart des diocèses ou des Missions de ce cher pays ont déjà un nombreux clergé indigène, même ceux qui restent encore confiés à des missionnaires étrangers ; tandis que le territoire qu'il est question d'ériger en Mission de Weisi ne compte qu'un prêtre chinois, le P. Ly, âgé de 69 ans ; un seul séminariste pourra bientôt être ordonné, c'est celui qui, ne pouvant suivre que difficilement les cours au Séminaire de Kunming, étudie sous la direction de M. Lattion. Un autre séminariste, originaire de Tsechung, n'a pas encore commencé sa philosophie ; c'est vous dire que, même s'il persévère, il sera ordonné prêtre dans cinq ou six ans au plus tôt. Priez donc le bon Dieu et la Vierge Marie, Reine du clergé et Patronne de la Chine, d'envoyer beaucoup d'ouvriers dans la vigne du Seigneur. Priez chaque jour pour que, s'il plaît à Dieu, nous puissions travailler encore longtemps dans le champ que nous-mêmes et tant d'autres missionnaires ont défriché avant nous. Notre prière est celle de saint Martin sur le point de mourir : « Seigneur, si je puis encore être utile à votre peuple, je ne refuse pas le labeur écrasant de l'apostolat ; j'accepte volontiers que l'heure de la récompense soit différée pour moi ». Toutefois, ajouterons-nous avec Jésus à Gethsémani : Que votre volonté soit faite et non la nôtre ». Chaque semaine nous recevons de Shanghaï une « lettre de famille » où les nouvelles strictement religieuses des divers diocèses de Chine sont rapportées ; c'est à peu près tout ce que nous savons. Les lettres particulières tant de l'intérieur que de l'extérieur sont rares et la plus grande discrétion est de mise. On nous accuse dans les journaux, dans les réunions quotidiennes, à toutes occasions, de faire le jeu des pays capitalistes. Rien de plus faux. L'Eglise était en Chine bien avant les pays capitalistes et ne s'est jamais abaissée à faire le jeu de quelque puissance terrestre que ce soit. La Mission de l'Eglise commence au Calvaire et au Cénacle, le jour de la Pentecôte ; elle finira au jour du jugement. Mieux, l'Eglise doit porter sa croix et suivre Jésus au Calvaire, jusqu'au jour du grand avènement de son Sauveur qui séchera pour toujours les larmes. Ce jour-là, l'Eglise triomphera et définitivement de tous ses ennemis et détracteurs. Ce jour-là, pleine vérité et entière justice lui seront rendues. Ah ! si nos accusateurs et nos calomniateurs savaient de quel amour nous les aimons ! S'ils pouvaient comprendre que nous ne cherchons que le bien tant temporel qu'éternel de tout leur noble peuple et de toutes les âmes. Nous ignorons évidemment de quoi demain sera fait. Une chose pourtant est bien certaine, c'est que nous aurons plus ou moins à souffrir. Dieu en soit remercié, puisqu'il donne ses croix à ceux qu'il aime davantage ! Déjà un bon nombre de prêtres et de simples fidèles ont cueilli la palme du martyre. C'est une grâce et un honneur que personne ne saurait mériter. Le bon Dieu les donne à qui il lui plaît. Priez pour nous et nos fidèles, afin que, s'il plaisait à l'infinie Miséricorde de nous honorer de la sorte, nous ne laissions pas échapper, par un attachement à cette vie caduque, une si belle occasion de lui témoigner notre amour et notre reconnaissance.

Angelin Lovey.

P. S. — La montagne étant fermée, nous n'avons pas de nouvelles des PP. André, Ly et Emery, ni de M. Chappelet. Leur mandarin était maître d'école à la Mission à Siao-Weisi il y a deux ou trois ans.